

JEAN VIARD

**La page
blanche**

suivi de

Chroniques de l'arrière



**UN IMMENSE
BESOIN
DE RADICALITÉ**

■ *l'aube*

LA PAGE BLANCHE

Collection *Monde en cours*

Ce texte fut préparé avec Marion Hennebert,
qui m'accompagna durant ce travail ;
Maité Jullian transcrivit les enregistrements de France Info ;
Mathieu Souquière eut une intervention énergique sur la structure ;
Manon Viard et Jérémie Peltier furent des relecteurs exigeants,
et Sophie Verdet signola l'ensemble.

© Éditions de l'Aube, 2020
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3999-7

Jean Viard

La page blanche

Un immense besoin de radicalité

suivi de

Chroniques de l'arrière

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

- La campagne inventée*, avec Michel Marié, Actes Sud, 1977
La dérive des territoires, Actes Sud, 1981
Penser les vacances, Actes Sud, 1984
Le tiers espace. Essai sur la nature, Méridiens-Klincksieck, 1990*
La société d'archipel, l'Aube, 1994
Marseille, une ville impossible, Payot, 1995
Au bonheur des campagnes, avec Bertrand Hervieu, l'Aube, 1996*
La France qui change : pourquoi les travailleurs votent FN, Seuil, 1997*
Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux, l'Aube, 2000
L'archipel paysan, la fin de la république agricole, avec Bertrand Hervieu, l'Aube, 2001*
Le sacre du temps libre, la société des trente-cinq heures, l'Aube, 2002
Le nouvel âge du politique, l'Aube, 2004*
Éloge de la mobilité. Essai sur le capital temps libre et la valeur travail, l'Aube, 2006*
Le Président a promis, dir., Seuil, 2007
Fragments d'identité française, l'Aube, 2009
Nouveau portrait de la France, l'Aube, 2012*
La France dans le monde qui vient, l'Aube, 2013*
Marseille, le réveil violent d'une ville impossible, l'Aube, 2014
Toulon, ville discrète, l'Aube, 2014
Remettre le poireau à l'endroit?, avec Jean Blaise, l'Aube, 2015
Le triomphe d'une utopie, l'Aube, 2015*
Le moment est venu de penser à l'avenir, l'Aube, 2016*
Quand la Méditerranée nous submerge, l'Aube, 2017*
Chronique française, de Mitterrand à Macron, l'Aube, 2018
Une société si vivante, l'Aube, 2018*
L'implosion démocratique, l'Aube, 2019*
Un nouvel âge jeune ? (avec la Fondation Jean-Jaurès), l'Aube, 2019
Le sacre de la terre, avec Michel Marié et Bertrand Hervieu, l'Aube, 2020

* Également disponible aux éditions de l'Aube en format poche ou semi-poche

À Angelo Pardi

«Un optimiste, c'est quelqu'un qui plante
deux glands et qui s'achète un hamac.»

JEAN DE LATTRE DE TASSIGNY

Avant-propos

Ceux qui tiendront ce livre auront survécu. Comme après chaque guerre ou chaque grande pandémie, ce sont les survivants qui écrivent le récit de ce qui va devenir l'histoire, la leur, intime, la nôtre, peu à peu, avec un H majuscule. Nous avons chacun vécu, sur toute la Terre en même temps, un traumatisme et un combat. Individuel, familial et collectif. Local, national et planétaire. Nous avons eu peur, nous nous sommes sentis en danger, nous avons accepté l'extraordinaire limitation de nos libertés et de nos amours.

Ce livre fut écrit en cours de pandémie. Il est nourri d'analyses à chaud, de pensées en réponse à des demandes, toutes urgentes, de donner du sens. Demandes d'un média, d'un club de réflexion, d'une personnalité. Demandes, aussi, d'acteurs économiques en plein désarroi, dans le tourisme notamment. Dans l'agriculture, l'économie sociale et solidaire... Mais aussi dans l'action publique.

Face à une telle réalité, tout le monde s'est interrogé. J'ai fait le choix de répondre à chaque fois. Directement. En prise avec la chaleur, parfois brûlante, des événements. Je me suis pensé en chroniqueur de l'arrière. J'avais une mission, celle liée à mon métier de sociologue, d'homme public, à ma façon d'intervenir au cœur de l'actualité et à mon engagement depuis un demi-siècle. Confiné chez moi plus que d'autres par l'âge – et un certain surpoids, il faut

le dire.

Mon sujet, c'est l'aventure tragique que nous vivons. Une aventure immense, à l'échelle du monde. Brusquement rassemblé en moins de trois mois au bord du même abîme. *À bousculer nos vies pour qu'il ne se passe rien*, ou le moins possible. À arrêter les entreprises pour sauver des vies. Dans une époque qu'on disait sans humanité! Personne n'avait jamais fait cela. Nous ferons les comptes plus tard. Mais, à l'été 2020, l'enjeu est de relancer le monde en essayant de limiter pandémie, crise économique, crise sociale et crise politique. Et en même temps. Sans violence, sans haine, sans que ni les plus pauvres ni les entreprises soient détruits, ou le réchauffement climatique, aggravé. Véritable quadrature du cercle. Chacun doit y porter sa pierre. Au risque de l'erreur, du mauvais conseil, de l'analyse mal informée. Mais, comme l'écrivait Hannah Arendt, «une crise ne devient catastrophique que si nous y répondons par des idées toutes faites¹».

C'est avec cette pensée d'Hannah Arendt que j'ai traversé cette période. Chaque jour, en cherchant à donner du sens aux événements, à nos peurs, aux choix des uns et des autres, à nos attentes. Parmi ces nombreuses interventions, j'ai choisi, en fin d'ouvrage, de regrouper dans *Chroniques de l'arrière* les interventions quotidiennes que j'ai données à France Info tous les matins à 9 h 21. Je recevais le sujet à 8 heures. Ce fut un challenge de penser à chaud. J'ai toujours aimé cette sociologie d'intervention. Avec ses risques, mais ce devoir aussi de tenter d'éclairer les autres, puisque c'est pour cela que j'ai été payé toute ma vie. Avant ce texte – qui interdit les arrangements avec la vérité, sur l'air de

1. Hannah Arendt, « La crise de l'éducation » (1958), in *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972 (1961).

AVANT-PROPOS

«je vous l'avais bien dit» –, le texte principal, si on peut dire, est une proposition sans masque, directe, radicale, sur la mémoire à construire de nos vécus de cette pandémie et quelques leçons à tirer de cette aventure tragique. À partir de son ambiance, de sa violence, de l'exigence qu'elle nous crée, des dettes que nous avons contractées. La santé a pris le pouvoir sur la liberté. Il faudra en dresser bilans et conclusions. Et construire un récit critique pour que nos souffrances intimes deviennent l'Histoire et puissent faire projet. La Grande Histoire. Celle qui va influencer le monde, et les destins de plusieurs générations, partout autour du globe. Le temps de la fin de l'histoire est achevé. La page est blanche, l'histoire va être tumultueuse. Elle ne sera pas forcément démocratique, ni même politique comme nous l'entendions jadis.

À l'aube de cet été 2020, nous entrons dans une zone de turbulences économiques et sociales. Pendant quelques mois, ces turbulences, l'augmentation du chômage, la difficile entrée des jeunes sur le marché du travail, vont occuper l'actualité. Dououreusement. Mais cette crise est d'origine pandémique, pas directement financière ou économique. Rien n'est cassé, sinon notre moral et la trésorerie des entreprises et de l'État, qui ont perdu au moins deux mois de chiffre d'affaires. Pour traverser cette période, il faut déjà se projeter en 2022. Il faut se demander où, et comment, nous voulons ressortir de cette tragédie. Nous serons passés de l'autre côté du miroir d'Alice. Ce livre est une invitation à s'y préparer et à en rêver. Pour agir et faire avancer nos vies, et le monde.

TEXTE I
LA PAGE BLANCHE

Introduction

Être enfermé plusieurs semaines a été une rupture. Des liens familiaux, amicaux, professionnels, quotidiens ont été interrompus, y compris des liens très faibles, mais qui font humanité – tenir une porte, sourire à une boulangère... J'ai deux petites-filles de moins de 2 ans que je n'ai plus pu voir. Comme elles ne sont pas en âge de comprendre vraiment ce qui se passe, elles pourraient croire que « papi » ne les aime plus. Chacun est inquiet pour ses propres anciens, isolés, en danger de mort, abandonnés. Bien sûr, « ils ont fait la guerre », mais ils ne comptaient pas « mourir comme en 40 ». Nous avons vécu un traumatisme, pour la première fois mondialisé, en temps de paix. Une mémoire partagée s'y fonde, des héros sont nés, des lâches et des traîtres aussi. Les blouses blanches vont avoir leurs monuments, leurs rues et, certaines d'entre elles, peut-être, sauront forcer les portes du pouvoir politique.

Nous avons vécu cette période avec de grandes inégalités. Des inégalités déjà connues, bien sûr; mais là, affichées, mises en scène dans les médias, rendues visibles par l'internet. Ceux qui ont des conditions de vie confortables – espace, jardin, amour, résidence à la campagne – ont supporté plus facilement ce grand enfermement. D'autres n'ont pas cette chance. Parfois ils vivent à plusieurs par

pièce ; mais attention : Hervé Le Bras a bien montré que les ouvriers et les cadres disposent de quasiment autant de pièces par personne¹. L'écart fort est entre les jeunes et les aînés. Parfois ils sont seuls. Là encore, souvent, l'ambiance a été plus calme. Ne faisons pas du Zola pour bobos. Le terrain, il n'y a que cela. Y compris pour voir les plus démunis. Ceux du dehors, ou des bidonvilles même. La fermeture *des maisons des enfants*, qu'on appelle écoles, a privé nombre d'enfants de bons repas et a coûté cher aux familles populaires. Le frigo y fut souvent vide. La prison, elle, est devenue un enfer, certains Ehpad, de véritables mouiroirs. Heureusement que nous avons des liens virtuels et que le printemps arrivait ! Le monde numérique nous a sauvés et a trouvé là le fondement de sa future domination culturelle et économique. Sa légitimité, ses outils techniques, nos nouvelles compétences aussi. Les Gafam² ont pris le pouvoir sur le monde comme les pétroliers l'avaient fait après 1945.

Il a neigé sur le monde. Un lourd manteau blanc recouvre les débats d'hier, les attentes et les angoisses. Et les morts. Nous renaissions, égarés, plus barbares ou plus humains. Des centaines de milliers de bébés vont naître autour de Noël 2020. De toutes les couleurs et de toutes les croyances. Demain, peut-être, ils se battront entre eux comme ils se sont battus après 14-18 ou après la guerre de 40. Demain, peut-être, on parlera du début du XXI^e siècle comme d'une nouvelle « Belle Époque ». Demain, on dira « avant le Grand Confinement » et « après le Grand Confinement ». Comme « après la Grande Dépression »

1. Hervé Le Bras, « La revanche des gilets jaunes (et des retraités) », *Le 1* n° 292, « Inégalités, l'autre crise », 15 avril 2020.

2. Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft.

ou «avant la Grande Dépression». Nous avons changé de futur. Chacun et tous ensemble. La génération 2020 est née, et elle est citoyenne du monde.

Nous avons été près de cinq milliards à être confinés. Un milliard d'enfants ont quitté leurs écoles. Quelques centaines de milliers de personnes sont mortes. Des millions ont été malades. Des dizaines de millions ont été sauvées. Un événement inouï, intime et mondial, qui s'est développé en moins de trois mois sur la Terre tout entière entre l'hiver 2019 et l'année 2020. La guerre de 14-18, l'arrivée de Hitler, on les avait vues venir. Là, une attaque brutale bouleverse tout. Un «petit» virus sur un marché de Chine capable de faire vaciller notre immense civilisation scientifique et technique. Tous les grands virus ont, dans l'histoire, causé des catastrophes mondiales, mais aucun n'avait jusqu'alors frappé tout le monde, partout, en même temps. Il fallait des années pour qu'ils fassent le tour du monde. La civilisation de l'avion renforce une instantanéité planétaire qui est devenue notre vitesse de croisière ordinaire. Attention, risque de répétition.

Dans le même temps, l'humanité a coopéré comme jamais pour se sauver. Par co-information continue, partage du travail de milliers de savants, gestes multiples de solidarité – avec, certes, des mises en scène et quelques mensonges, pas mal d'erreurs. Jadis, les pestes, les choléras, tuaient souvent la moitié des populations. La grippe dite «espagnole» a emporté quelque cinquante millions de personnes. Ici, on parle en centaines de milliers. Beaucoup, beaucoup trop de morts certes, mais quel progrès! Si on ose dire. Avec, aussi, le retour des frontières – même entre la France et l'Allemagne! L'invention de la «distanciation sociale», la culture du masque, la séparation des générations et des corps. Plus de baiser, plus de poignée de main. «Touche pas à mon corps.»

Un petit marché au cœur d'une des plus grandes et puissantes cités du monde, Wuhan – vous connaissiez? et le pangolin? Animal sauvage et délicieux, paraît-il, avec des écailles qui, lorsqu'on les pile, constituent un remède très efficace pour les messieurs un peu fatigués... –, semble donc avoir désorganisé le monde. Ou un laboratoire qui a raté une expérience. Peu probable. Mais, au fond, ce n'est pas l'essentiel. La pandémie est là. Accidentelle ou non, elle est « disruptive », comme il faut dire aujourd'hui. Une réunion religieuse en Alsace a accéléré la contamination chez nous et ailleurs. Une station de ski en Autriche... Le développement, l'éducation et la science ont été violemment rappelés à l'ordre.

Comme en 2001, quand quelques jeunes n'ayant appris qu'à faire décoller des avions ont détruit les Twin Towers et bousculé les valeurs américaines... et le monde. Après le temps des guerres mondiales des nations, puis celui des guérillas, le temps des bricolages assassins semble bien advenu. C'est cela, aussi, le monde global où est notre avenir – monde dorénavant numérique, en risque de pandémie et de virus, y compris informatiques. Ce monde où le commun est dominé par la crise climatique. Définitivement.

L'homme, aussi riche et puissant soit-il, n'est définitivement pas maître de la nature. On pourrait dire que Descartes a perdu face à Rousseau – mais ne pas oublier Voltaire –, Marx, face aux Romantiques. On ne savait pas comment affronter le réchauffement climatique, même si on sentait bien que trier ses poubelles ne suffisait pas. Désormais, on a pris conscience, avec ce petit virus venu d'un petit marché, que la créativité de la nature peut échapper à notre puissante civilisation scientifique et technique. Alors que nous n'avons jamais été aussi puissants, nous ne nous sommes sans doute jamais sentis aussi vulnérables!

Mais nous avons pris conscience également, et c'est tout aussi important, que quand l'humanité se met en mouvement ensemble – «tous ensemble, tous ensemble» –, elle avance très vite. Les modèles pandémiques mathématiques pronostiquaient initialement de cinquante à cent millions de victimes potentielles. Le bilan final en sera très en-deçà. Merci à l'Humanité rassemblée. Même si nous devons garder comme une inquiétude salutaire les travaux de Michel Foucault, et notamment dans *Surveiller et punir*¹.

Parallèlement, au milieu des tumultes, nous avons été projetés sans préparation dans un stage radical d'immersion en zone non consommatoire. Nous avons été plongés en zone citoyenne. Stage intensif, familial, largement consenti, planétaire. Et réussi. Efficace. La mort a reculé. Le pic des courbes est devenu plateau, puis descente, libération. Déconfinement. Un peu éblouis, nous sommes lentement ressortis, masqués et chevelus, mais vivants. Débordants de tendresse et d'amour, mais interdits de caresses. Un exercice de décroissance grandeur nature. Avec ses terribles inégalités. Cela sera-t-il suffisant pour réorienter peu à peu notre organisation politique et sociale? Ou, au contraire, une fois l'épidémie passée, tout va-t-il redevenir comme avant? Pire, les croyants du tout changer vont-ils gagner? Avec, en prime, la conscience et la nostalgie d'une opportunité ratée.

Chacun cherchait en famille de microrefuges isolés de la mort. «Des gestes barrières», on disait. Mais chacun cherchait aussi un commun, une aventure partagée, la fin d'une attente : un chaos s'est achevé; un autre, bien plus grandiose et bien plus fou, commence. Éternelle attente ainsi renouvelée d'on ne sait quoi, mais qui donne le sens d'une

1. Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

vie qui forcément a une fin. Demain, *les anciens* du Grand Confinement. Les récits des rescapés et des ressuscités. Et en face, bien des peurs, des souffrances. Des séries télévisées. Des films. Dany Boon a commencé à tourner. De la politique aussi. La Chine, cause de tout, mais qui se tenta en sauveur. Les USA, abandonnant le monde. Des pays riches repliés sur eux-mêmes. Et tous ceux qui l'avaient « bien dit ». Ils savaient. Cela devait arriver ! Ah ! si on les avait écoutés ! Si on avait appliqué leur programme ! Des bureaucrates imprévoyants aussi, ceux qui avaient confondu gestion des stocks et santé publique, flux tendus et protection du peuple. Des piles de bureaucrates, avec tant de niveaux et de bureaux que personne ne se sent, aujourd'hui encore, responsable de rien. Et, là-haut, un président qui tient le manche à deux mains, mais le manche branle dans une machine enkystée de ces bureaux et bureaucrates innombrables. La France a vécu la fin du jacobinisme parisien et technocratique. Peut-être ne le sait-elle pas encore.

Nous nous sommes enfermés, privés, punis, exclus des joies de la vie et du printemps. Nous allons ressortir exigeants, assoiffés de transformation et de vérité. Radicalisés. Le brouhaha lamentable de la vie publique depuis la crise financière de 2008 ne sera plus supportable. Il nous faut un futur fort, puissant, coopératif, social et écologique. Arriverons-nous à construire ces nouvelles radicalités dont nous avons besoin et qui ne seraient pas celles des extrémismes politiques habituels ? Tout est possible, et nous serons vite fixés sur notre sort commun. Un besoin de changement est né. Radical. Mais lequel ? Demain, les hommes vont à nouveau écrire l'histoire. Mais pour ce faire, il faut un récit et des projets, des héros et des leaders, des propositions puissantes et séduisantes. Nous avons un programme : celui de la COP 21. Mais quel en est le chemin ?

Et ne nous cachons pas: cette pandémie mondiale, quasi instantanément, a, pour la première fois dans l'histoire humaine, mis toutes les cultures, toutes les sociétés à égalité, pour traiter le même problème. Les écarts de compétences – et de moyens – dans les réponses sont apparus considérables. Permettons-nous le petit plaisir – intense pour quelqu'un de la génération de 68 – de rappeler que le Viêt-nam a beaucoup mieux réussi que les USA ! La richesse ne fait donc pas tout! Mais elle aide souvent grandement. La culture du groupe, la place de l'individu, les savoir-faire – parfois bricolés... –, jouèrent un grand rôle. Et si on ne compare que les pays d'Europe qui partagent en grande partie une culture commune, le Nord a été plus performant que le Sud – excepté la Belgique –, et, définitivement, la France est plutôt au sud! La lourdeur des bureaucraties, le poids d'une société de contrôle, d'une arrogance «du haut vis-à-vis du bas», l'empilement des strates de gestion et de décision, ont eu des effets délétères. La France, qui a les prélèvements obligatoires parmi les plus élevés au monde – certains disent les plus élevés –, a affiché sans pudeur le peu d'efficacité de son modèle, aussi bien de son système de santé, d'accueil des anciens, voire d'adaptation des règles sanitaires à la réalité des territoires et à leurs fouillis décisionnaires. Et une confiance du *haut* vers le *bas* aussi faible que celle du *bas* vers le *haut*. Nous y reviendrons. Mais quel peuple! Quelle capacité à suivre les consignes pandémiques, à se prendre en main et à sauver des vies à côté des codes et des règles, à afficher sa solidarité, et à faire fonctionner le système D.

Personne ne connaît la durée de cette pandémie, ni sa capacité de répétition. En revanche, chacun voit que les frontières ont fait leur retour, que les nations se sont livrées à des concurrences acharnées pour se procurer les produits

médicaux indispensables, que l'Europe a réagi lentement, et encore une fois sans empathie ni panache — accordons-lui cependant que c'est ainsi qu'elle se construit, par tours et détours. Là encore, la proposition franco-allemande d'un financement solidaire de nature radicalement neuve marquera un grand pas dans la construction de l'Union. L'Europe avance sur le chemin de la puissance. Chacun voit aussi qu'on a coopéré à tous les niveaux — du plus local, les applaudissements, au plus global, avec la recherche de solutions médicales et de vaccins comme avec la fourniture, avec retard certes, du matériel de protection indispensable. Coopération, concurrences et frontières vont réorganiser le monde de demain. Vite, très vite, car nous avons un immense désir de radicalité. Nous ne pouvons avoir souffert pour rien! Nous n'avons pas eu peur pour rien! En matière de radicalité, nous allons avoir le choix: nationalisme, autoritarisme, coopération, relocalisations — ciblées ou non —, vont s'affronter. Les nationalismes ont une longueur d'avance, car leurs pensées et leurs forces politiques sont déjà là, organisées, réductrices, mais prêtes au combat. Les gauches, les écologistes, les partisans du libéralisme, eux, sont morcelés, divisés, ennemis d'hier. Peut-on en faire une force, ouverte et fermée à la fois, sociale et écologiste, entrepreneuriale et adepte de services publics rénovés et puissants? Des mois et des années de tumultes s'annoncent. Ce livre voudrait contribuer à un chemin écologique, entrepreneurial et démocratique.

Chapitre premier

Un moment historique

Personne, honnêtement, n'avait vu arriver ce type de pandémie. Quelques rares spécialistes seulement en anticipaient le risque. Saluons ici Fred Vargas et Bill Gates. Même à la fin de l'année 2019, quand on s'est dit qu'en Chine, il y avait « quelque chose » qui n'allait pas, on n'a pas pris l'alerte au sérieux. Pour beaucoup, ce n'était jamais « qu'un virus localisé », « une grippette », dans une société asiatique totalitaire qui prenait un malin plaisir à confiner sa population. Un million d'Ouïghours ne sont-ils pas enfermés dans des camps ? Et les Tibétains ? Alors, on a mis un peu de temps à comprendre.

Par ailleurs, cette situation nous surprenait d'autant plus que nous étions convaincus de vivre dans une société scientifique et technologique apte à résoudre ce genre de problème. Qui aurait pu imaginer que nous nous retrouverions, comme lors des épidémies de peste et de choléra des siècles passés, dans une situation chaotique, pour ne pas dire apocalyptique ? Une maladie de masse qu'on ne soigne pas était quelque chose d'impensable, et donc un impensé. Cela nous renvoyait dans le passé, chez Camus ou chez Giono, faisant de nous des personnages de littérature. Un passé où le propre des sociétés était qu'il n'y avait pas d'antibiotiques, pas de pénicilline, pas nos formidables

techniques médicales. Nous, nous nous racontions que nous étions très protégés. Collectivement.

On était dans une société qui cachait la mort alors que là, on s'est retrouvés à l'exhiber, jour après jour, à heure fixe. Merci, monsieur Salomon. Bien sûr, il faut mourir pour que chaque vie ait une origine et une fin. Seulement, on espérait que ce n'était plus un acte collectif, imparable et aléatoire. Mais un petit secret privé. Brutalement, on s'est rendu compte que ce n'était plus vrai.

Certes, une prise de conscience avait commencé à s'opérer «avant». Depuis un moment, on se disait que la consommation d'antibiotiques était excessive; certains en venaient, même au pays de Pasteur, à contester l'usage des vaccins; tout le monde commençait à convenir que nos pratiques et habitudes devraient davantage respecter la nature. Certaines jeunes femmes refusaient la contraception hormonale. Les végétariens s'agitaient. On voyait que la machine se déréglaient. Mais on disait: «Encore un instant, monsieur le bourreau», et on écoutait Greta Thunberg en frissonnant. On se sentait un peu lâches vis-à-vis de nos petits-enfants, à faire ainsi l'autruche. Cela ne pouvait pas continuer ainsi, on le savait. Alors, on faisait des conférences! COP 21, COP 22, COP 23, COP 24... Tous ces «bas bruits», comme on dit aujourd'hui. Et tout d'un coup, on s'est rendu compte que ce pouvait être déjà là. Immédiatement. La nature désorganisant notre monde. Le seul monde que nous ayons. Bien sûr, on ne connaît pas de lien direct entre ce virus et le réchauffement climatique. Il n'y en a probablement aucun. Mais chacun a senti brutalement qu'un fait naturel, anodin, pouvait désorganiser notre univers, un événement aussi improbable, sans doute aussi banal que, non pas le battement de l'aile du papillon, mais la rencontre d'une chauve-souris, d'un pangolin et